

SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE

Alors que nous devisions avec un paysan espagnol, il nous demande pourquoi nous marchons. L'interrogation revient souvent, intrigue et ne connaît peut-être pas seulement de réponse et sûrement pas une seule réponse. Ainsi nous racontait-il avoir hébergé un pèlerin allemand, arrivé à bout de force et exténué au pied de sa ferme. Il l'avait lui aussi interpellé et demandé la raison de s'être mis dans un tel état : « la pérégrination est un calvaire » lui avait répondu le pénitent.

En vérité, il ne faut rien exagérer l'entreprise est réalisable par chacun, sans mortification aucune et même avec une extraordinaire jubilation et pas uniquement celle que prétendaient connaître les anciens, juste avant l'arrivée, au « monte de Gozo » (mont de la joie) qui surplombe la ville sainte. Cependant, il est indéniable que se rendre à Saint-Jacques implique une certaine ascèse, tant physique que psychique, sans doute comme tout itinéraire de quête spirituelle, de recherche de sens. Si « faire son chemin » peut prendre une multitude de formes, suivre les itinéraires historiques et les règles traditionnelles demande un engagement particulier, sûrement plus intense.

Afin de ne pas trop souffrir du « calvaire », nous avons fait porter notre bagage par une mule achetée pour la circonstance. Traverser toutes ces saisons, tous ces climats et tous ces pays impliquait un minimum d'organisation et de matériel, car l'entreprise tenait de l'expédition, de l'aventure même.

Ainsi nous sommes partis de Salins le 15 mars. La date n'est pas anodine : il s'agissait de notre 35ème anniversaire de mariage.

La route de Saint-Jacques se découpe selon la barrière des Pyrénées. En France on parle de Voies. Nous avons emprunté la plus importante celle du Puy-en-Velay, la « via podiensis », historiquement celle « des Bourguignons et des Allemands » et donc des Franc-Comtois. En Espagne ce sont les « Caminos ». Nous avons suivi celui de l'intérieur, le « Camino Francés » (des Français) à l'aller et au retour celui de la côte, le « Camino del Norte » (du Nord).

Mais avant d'en arriver là, nous avons commencé par tenter de rejoindre Arbois. Le temps était propice, printanier même, tout s'annonçait bien. Cependant si le diable existe nous l'avons rencontré ce jour là : Impossible de bâter correctement, aussi après avoir franchi 100 m, tout est par terre ; puis la mule, se met à boîter ; ensuite nous perdons une coquille, symbole de Saint-Jacques ; le paquetage tangué dangereusement ; des anneaux commencent à s'ouvrir. Enfin nous bivouaquons à la nuit noire, au dessus d'Arbois. Nous avons fait 13 kilomètres. Alors la lampe refuse ses services ; puis la mule se détache et s'enfuit dans les coteaux... Tout va très bien !

Enfin les choses se sont heureusement normalisées dans les jours qui ont suivi et le diable a disparu de l'horizon, non sans nous laisser en souvenir de son passage une pluie qui ne devait pas nous quitter avant Roncevaux... sauf les jours où il neigeait et gelait à pierre fendre évidemment !

Louhans, Tournus, le chemin des Moines et première étape Cluny. Cette abbaye bénédictine est pratiquement la maison mère de Saint-Jacques-de-Compostelle, son abbé n'ayant été autre que le jeune prince bourguignon, beau-frère de la reine de Galicie, né à Quingey qui devait devenir le pape Calixte II, grand défenseur de Santiago de Compostela. Nous avons fait là une halte de 2 jours de repos, et pu prendre notre première douche chaude et notre premier repas au restaurant, c'est à dire assis sur une chaise, depuis notre départ.

En route vers le Puy, il faut passer les monts du beaujolais. Nous l'avons fait dans des conditions pénibles : froid et chemins abrupts. Grêle, glace et neige, onglée et gants ! Maintenant le chemin est très correctement fléché par les associations jacquaires du lieu. C'est un souci de moins, il suffit des gués (que la mule n'accepte de passer que si l'on se déchausse et passe devant, la bonne fille !), des ponts interdits aux mules, du bât qui se rompt, qu'il faut faire réparer d'urgence et des chemins d'épines au sens strict, quand ce ne sont pas

des ruisseaux, au sens tout aussi strict. Nous répondons le plus gentiment possible aux mêmes questions concernant la mule – Nom ? âge ? Nourriture ? Poids que porte la pôlevrebête ? - que nous posent de très nombreux admirateurs et quelques journalistes les uns et les autres ayant de commun une manie irréprouvable de l'appareil photo...

Au Puy, nous avons la visite de nos enfants, qui sont venus très aimablement. En réalité, nous sommes l'objet d'une inspection sanitaire dans le but de savoir s'il convenait de laisser leurs parents poursuivre leur folie...

Et encore la neige et le froid avant que la pluie ne s'installe durablement. La Margeride puis l'Aubrac, le paysage est sauvage, désolé mais beau, cependant que de barbelés... et souvent de face siffle une bise glaciale et épuisante. Les pèlerins que nous avons rencontrés en nombre en sortant du Puy semblent avoir disparu. Nous sommes de nouveau seuls ; que sont-ils devenus ?

C'est ensuite Conques, magnifique et qui à soi seul vaudrait le voyage, tant pour la ville que l'abbaye. Moissac ne présente pas le même cachet, surtout vu sous une pluie battante et arrêtés dans un camping municipal pour le moins peu engageant. Il faut bien un peu de médiocrité pour mettre en valeur la qualité de l'accueil que nous avons rencontré très généralement sur le chemin dans le sud-ouest.

Nous passons la Garonne. De nouveaux nous rencontrons des pèlerins, dont chose étonnante en France des jeunes. Le Gers, la glaise. Tout le monde est épuisé. L'un d'eux particulièrement fatigué raconte « ...je marchais et je vous ai vu partir insensiblement, tout doucement, prenant de l'avance sur moi... »

Le problème majeur est climatique : la pluie, l'humidité, l'imprégnation spongieuse... et rien ne sèche ! Nous connaissons seulement huit jours de soleil, passant d'ailleurs sans transition du brumeux à l'incandescent...

Bientôt ce sont les premières vues sur les Pyrénées que l'on pensait si lointaines. Enfin nous entrons dans Saint-Jean-Pied-de-Port où nous nous reposerons quelques jours et nous sécherons avant de passer en Espagne. De toute façon nous devons attendre que la neige fonde, le chemin de la montagne est interdit.

Nous sommes le 14 mai, nous franchissons les Pyrénées : rude et longue montée, la frontière dont il faudra démonter discrètement quelques poteaux pour faire un passage suffisant à notre équipage (Que les Etats se rassurent : nous avons refermé la porte !), et ensuite la très forte descente de Roncevaux.

Roncesvalles est en fait un couvent, une « colegiata » où des chanoines officient. Nous nous joignons au flux des pèlerins nombreux. Jusqu'alors, en France, nous ne rencontrons presque que des vieux, maintenant en Espagne il n'y a quasiment que des jeunes. C'est à croire que la traversée des Pyrénées est interdite aux vieux, à moins que nous n'ayons tous collectivement rajeunis ! Nouvelle initiation ici : notre premier « menu du pèlerin » Beaucoup d'autres suivrons : 6 à 8 euros, vino tinto compris (bouteille obligatoire et posée sur la table avant toute négociation).

Dorénavant il est de mise de parler espagnol. Nous en avons fait l'effort. Expression qui est loin d'être parfaite, mais est manifestement très appréciée. ¡ Mucho, mucho ! C'est même à se demander s'il est possible de voyager avec un animal en Espagne, sans au moins un peu jargonner. Dans ces conditions, nous avons largement été très bien accueillis Mais ici aussi : ¿ como se llama ?... y fotos, fotos...mil fotos... D'ailleurs, nous ne saurions dire dans combien d'albums photos, de toutes les nationalités, nous paraissions !

Pamplona, ses remparts que les Français n'ont jamais pris ; Puente La Reina, Ville superbe ; les premières et nombreuses cigognes ; Logroño et ses si nombreuses vignes de la Rioja, et sa fontaine d'Irache où coule le vin ... Les puissantes irrigations. Et nous voici à San Juan de Ortega, un pays où il reste encore des loups dit-on. Nous ne les avons pas vus ! Au couvent un curé prêche longuement en espagnol, devant une large assemblée religieusement attentive. A

la fin de son sermon il demande qui comprend l'espagnol : Trois doigts se lèvent dans une église pleine. Dépité il invite à passer à table. Alors il sert lui-même, comme tous les jours, selon une tradition qui date du moyen âge, une soupe à l'ail brûlante et excellente, que chacun, frigorifié, attendait depuis le début du prône

Burgos et son étonnante cathédrale ; ville universitaire. Le pèlerin à jour de tous ses tampons quotidiens sur son credential, peut aller manger (très bien... enfin... muy bien) au restaurant universitaire. En effet ce document atteste de son statut et constitue un véritable laissez-passer, indispensable partout en Espagne.

Ce sont ensuite des alternances de plateaux désertiques, de « Mesetas » et d'interminables champs de blé. A travers champs et jusqu'au lointain horizon on voit, un peu monotone, le chemin se dérouler sous le chaud soleil d'Espagne. Le chemin est parfaitement balisé de coquilles et de flèches jaunes, serpentant parmi les immenses – mais vraiment immenses – chantiers que l'Europe finance. Le « Camino de Santiago » « premier itinéraire culturel européen » a fait l'objet de soins attentifs de la part des autorités espagnoles : tout est parfait, nombreuses Albergues (gîtes), fontaines partout, suivi de la « guardia civil » et de la « protección civil » : La sécurité est absolue et les « peregrinos » sont aidés dans leurs démarches : ainsi par exemple quand vous cherchez un maréchal-ferrant, - trois fois en Espagne - pas de problème on vous en trouve un...

« La mula : ¡ No se vende ! » Non ! Quel que soit le prix, c'est non ! ¡ No !

On poursuit la route :

A Mansilla de las mulas, bizarrement le Señor Alcade n'aime pas les mules. La gendarmerie générale et les « hospitaleros » nous soutiennent : pas d'encombre.

León, ville importante, moderne construite tout de briques et peu praticable avec une mule : les autorités voulaient nous la placer, pour la nuit, à côté de la fourrière... : nous passons notre chemin, et allons coucher à la belle étoile sur le « páramo » (les landes) immense et désertique. La terre est ocre, brûlée de lumière, la vue porte à perte de vue, l'environnement est insignifiant comme ces quelques vignes abandonnées entre ces herbes sèches et ce chêne rabougri, mais la perspective appelle à l'infini.

Nous franchissons le célèbre pont de Hospital de Orbigo avant de monter insensiblement dans la montagne jusqu'à Foncebadon. Village fantôme, quasi abandonné et presque totalement en ruine dont seule l'église semble tenir debout dans un décor de cinéma. Nous y mangeons mal et (très) cher, au profit des bonnes œuvres : « ¡ esperanza ! ».

Et puis maintenant nous abordons les « Montes de León ». Vient la croix de fer où l'on peut déposer ses péchés sous forme d'une pierre plus ou moins grosse... (selon...) Voici el Acebo (le Houx) village splendide, conservé, niché dans les flancs de la montagne. A cette époque de floraison, de lumière, de douceur climatique, nous sommes passés dans le plus sauvage mais le plus bel endroit d'Espagne : abrupt et tout de suite profond, grandiose et escarpé, les verts et les mauves mais aussi les roches habillées de velours, « de brezos y de retamas » (de bruyères et de genêts) en fleurs. Et le chemin qui surplombe... Et le pèlerin qui transcende. Tout cela est beau, mais attention, gardons les pieds sur terre : à el Acebo un chrétien a essayé de nous vendre une crécelle pour que nous puissions vous signifier les offices de la semaine sainte... de l'an prochain. Il s'y prenait tôt mais nous la garantissait, surtout si nous avions pris le grand modèle...

Molinaseca : orage mémorable ! Villafranca (création de Cluny, an 1070): nous dormons dans une tente militaire à l'instigation de Jesús Jato, figure organisatrice d'importance du chemin, au demeurant très sympathique.

Nous montons ensuite le Cebreiro dernière montagne avant Santiago.

Redescendant, nous aurions souhaité nous arrêter au monastère de Samos. Là un moine bénédictin nous envoie coucher nous et notre mule dans un marais : merci mon Père ! il n'y

aura pas de vêpres ce soir, nous poursuivons et coucherons au sec... et même d'autant plus sec d'ailleurs que notre nourrice d'eau crève au remplissage !

Nous descendons doucement, sous les eucalyptus, vers Santiago. Si la fatigue commence à se faire sérieusement sentir, le but est proche. A Samos déjà un pèlerin très gentil, très discret et qui marchait difficilement, que nous avons rencontré avant Moissac, disait étonné : « Cette fois, nous allons arriver » ; un autre attristé déplorait « C'est bientôt fini ». Tout le monde le savait, la richesse, la valeur intrinsèque, réside dans le chemin et ce qu'il implique : marcher, marcher plus loin. « Ultraia ! » Ce cri qui nous vient du plus profond du haut moyen-âge, toujours utilisé par des gens poussés de l'avant par les forces d'une histoire européenne moteur d'une culture occidentale. Irrépressible croyance, fondamentale aspiration dont il n'est que trop évident sur le chemin qu'elle n'a plus guère de rites et si peu de repères certains. Où est le sens et le lien ? C'est la grande quête... enfin, si l'on veut, l'auberge espagnole...

Sur « Le chemin de Saint-Jacques » (El camino de Santiago), la réalité n'a rien de commun avec le monde commun. C'est une histoire hors du temps, dont on ne peut dire les mots, car ils sont indicibles. Étonnez-vous que certains en soient à leur huitième ou neuvième pèlerinage !

Midi, le 17 juin : Un silence impressionnant... La basilique est archi-comble... soudain, les applaudissements explosent : le botafumeiro (encensoir énorme) balancé d'un bord à l'autre du transept de la cathédrale compostelane, cesse de cracher ses volutes d'encens et s'immobilise. Le clergé, nombreux, se retire :

La messe des pèlerins est dite.

Nicole et François BODA